



Tristane Banon  
Le bal des hypocrites



Extrait de la publication

AU DIABLE VAUVERT

Tristane Banon

# Le Bal des hypocrites



## Du même auteur

ERREURS AVOUÉES... (AU MASCULIN), essai, *Anne Carrière*

J'AI OUBLIÉ DE LA TUER, roman, *Anne Carrière, Le Livre de poche*

TRAPÉZISTE, roman, *Anne Carrière*

DADDY FRÉNÉSIE, roman, *Plon*

ISBN : 978-2-84626-416-7

© Éditions Au diable vauvert, 2011

Au diable vauvert

[www.audioble.com](http://www.audioble.com)

La Laune 30600 Vauvert

Catalogue disponible sur demande

[contact@audioble.com](mailto:contact@audioble.com)

*« Ceux qui parlent ne savent pas, ceux  
qui savent ne parlent pas. »*

Charles Maurice, Prince  
de Talleyrand-Périgord

1<sup>er</sup> juillet 2011. Depuis deux mois, je n'ai réussi que deux fois à me coucher et à dormir avant minuit. La première fois, on m'a réveillée à 3 heures pour m'apprendre qu'il venait d'être arrêté. La seconde fois, on m'a réveillée à 4 heures pour me dire qu'il allait être libéré.

15 mai – 1<sup>er</sup> juillet : six semaines, un long mois. Un long mois que l'on m'a pris ma vie. Un mois qu'on me fait dire des mots que je n'ai jamais prononcés. Un mois qu'on me harcèle des quatre coins de la planète. Un mois que je ne peux plus sortir dans la rue. Un mois que je n'ai plus de domicile fixe. Un mois que l'on me voit dans des lieux où je ne suis pas. Un mois que des gens que je croyais mes amis me rayent de leur carnet d'adresses.

Aujourd'hui, je ne sais plus très bien qui je suis. Je crois que je deviens folle. Quand je suis lucide, que je regarde ma vie, tout ce gâchis, je me dis qu'il faudrait peut-être avoir le courage d'en finir. Je suis amaigrie, cernée, creusée, diaphane. Moche. Mais je peux me regarder dans une glace. Je suis propre. Je n'ai pas menti. Jamais.

Mardi 10 mai. Il insiste qu'il veut me voir, qu'il doit me voir. Il me dit son nom, son prénom, ses amis, son pedigree. Il m'écrit comme si j'étais de la police. Son courrier m'assure de son honnêteté. Il s'appelle Marin, Marin H, je pense que ça sonne comme Arthur H et ça me fait sourire. Puis je me souviens d'un autre Marin, l'un de ceux qui m'ont trahie par peur de se fâcher avec le sacrosaint pouvoir, grande maîtresse des hommes du milieu, quel que soit le milieu. La puissance du politique.

Ma vie est parsemée de Marin, c'est comme un champ de coquelicots, mais certains ne ressemblent plus à rien, fanés, déperis. À ce souvenir, je ne souris plus.

Il veut me voir car il écrit sur sa femme à lui, lui l'homme du 15 mai. Dans une autre vie, je sais que cette femme a été intelligente. Et puis elle l'a rencontré, il l'a séduite. Elle n'a pas vu, pas voulu voir le babouin derrière l'homme. Son cochon n'est pas babouin à plein temps, juste malade par intermittence. Je me souviens, c'était il y a

huit longues années, il était en crise ce jour-là, et il m'a volé mes vingt ans. Je ne les ai jamais retrouvés depuis.

C'était il y a huit ans et le cochon m'a volé ma vie. C'était il y a huit ans et, aujourd'hui, Marin H, journaliste, veut encore me parler de « l'Affaire ».

Il veut revenir sur « l'Affaire » comme mille autres avant lui depuis des mois, des semaines, des années. Des jours que j'ai enfilés comme des perles sur un collier, la tête basse, les uns après les autres, comme pour me repentir d'un crime qu'un autre aurait commis. Mais il me faut payer, le pays veut ça, la morale veut ça. Ça n'est pas à celui qui a le vice qu'on en veut, c'est à celle qui nous le montre du doigt. Et dire que, sans cette catin, on vivrait tranquilles et heureux dans un univers propre et net. Méchante jeune femme, sale fille qui entache notre belle vision du monde. Étrange monde que celui où, de nouveau, un journaliste veut enquêter pour « savoir » sans jamais « faire savoir ».

Il répète « l'Affaire » comme tous ceux qui évitent stratégiquement les mots justes. Pas qu'ils ne veuillent pas choquer, simplement qu'ils veulent rester innocents. C'est moi, la sale fille, celle grâce à qui ils mettront la vérité entre parenthèses, comme pour mieux se protéger. Je suis celle dont on cite la vie au conditionnel, la non-vie, vie gâchée. Je suis la « source proche du

dossier ». Parfois je me travestis et je deviens « une romancière qui a eu affaire à », « une écrivaine dont on n'a jamais entendu parler ». Une ratée. Ils vendent du papier, ils ne cherchent pas plus loin, surtout pas. Ils restent propres pendant que je prends la poussière.

Aujourd'hui, il veut simplement comprendre l'homme-babouin pour mieux décrire sa femme-courage. Personne ne réalise que « l'Affaire », c'est juste une vie qu'on a jetée à la poubelle. Seulement ma vie que l'on a cassée comme on déchire un dessin raté. Finalement, ça n'est rien, ou pas grand-chose, mes tripes que des journalistes ont tricotées comme de la laine pour se faire un pull pour l'hiver. De ceux que l'on porte sans se soucier de qui crèvera de froid dehors, sans se soucier de la peine que ça fait, à l'intérieur, de n'être qu'un lapin face aux chasseurs.

Il insiste, troisième courrier. Il devine la plaie qu'il va rouvrir, jamais complètement refermée. Le trou dans le ventre, c'est comme la croûte qui vient sur le genou blessé, on croit que c'est sec et dès qu'un enfant frotte dessus, c'est le champagne qui s'échappe en hurlant de la bouteille. Il y a du sang partout, et il n'y a rien à faire, il faut éponger et attendre que ça sèche une nouvelle fois, jusqu'au prochain coup bas. Il n'y a que les vrais amis qui soient des pansements efficaces contre cet épanchement-là. Et les vrais amis sont moins nombreux qu'on a d'orteils au pied.

Marin H devine la peine qui va s'échapper comme une marée noire. Marin H sait. Il sait que, depuis huit ans, l'homme-babouin est mon psoriasis, ma dartre, maladie qui vous colle à la peau et se réveille quand on ne l'attend plus. Il comprend la boucherie qu'il va faire dans mon ventre mais il insiste, il a un livre à faire.

Dans ce café où il m'a donné rendez-vous, je suis attablée avec d'autres. Je le vois, il sourit. Il a l'air gentil. Je ne suis pas prête, pas encore. Je reste avec mes amis, des qui ne connaissent rien de ce qui me lie à l'homme-babouin. Mes compagnons sont loin de tout ça, ils vivent dans une autre France, moins germanopratine.

Marin H ne dit rien, il attend. Il pose sur sa table un livre, non, un torchon. Un ramassis de mensonges en vente libre. Sûr que le nettoyeur du babouin, son singe de main, celui qui fait place nette avant et après le passage de son héros, comme Jean Reno dans *Nikita*, sûr que celui-là a dû déployer des ressources infinies face à un auteur pour qu'il accepte de bâcler pareil torchon. Quand je vois le pavé sur la table, le « truc », ce machin dégueulasse qui me décrit menteuse aux dents longues, coupable d'avoir sali le grand homme, quand je vois le livre, je me dis que l'homme gentil risque d'attendre très longtemps avant de me voir à sa table. Cet homme a de mauvaises lectures.

Finalement je me décide. Ça devait bien, un jour. Il a fallu tout raconter de nouveau, comme au tribunal. Les attaques du babouin, la peine qui a suivi, la peur des hommes que seuls les psychiatres soignent, pensent pouvoir soigner, n'arrangent jamais complètement. Les menaces, aussi, jamais à moi, jamais en face, par-derrière, comme les apostats. Il a fallu égrener les journalistes qui savent, ne disent rien, se taisent, protègent. Ils veulent du légal, l'immunité, du sans risque. Ils veulent mon sacrifice pour leur protection, et qu'importe que je ne vive plus jamais après ça.

Je refais l'histoire devant l'homme gentil. Je repasse le film, la pellicule usée, fatiguée. Comme moi.

Le rendez-vous de vingt minutes a duré deux heures. Huit ans de vie gâchée, c'est long à raconter. Marin H me croit. Il sait que je dis vrai. Il se cache derrière la femme, doit rester concentré sur elle, mais il voulait se faire son idée, savoir si je suis une menteuse. Il n'a pas vu ça dans le fond de mon œil, le mensonge. Marin H a vu autre chose dans mes yeux, je ne sais pas quoi, mais il faut bien qu'il ait vu quelque chose pour m'écrire cette nuit-là, à minuit : « Ne faites pas de bêtise, vous êtes une belle personne et la vie vaut la peine d'être vécue, même quand on n'y croit plus vraiment. Continuez d'écrire, ne vous

arrêtez jamais. » Il est minuit quand je reçois le message, minuit quand il l'envoie. On n'est déjà plus jeudi et pas encore vendredi. Après il y aura samedi, puis dimanche, dimanche 15 mai. Il est minuit et je ne sais pas encore que moi, Tristane, trente et un ans, il ne me reste que trois jours à vivre.

J'aurais sans doute profité davantage du vendredi, puis du samedi qui a suivi, si j'avais su que ma vie s'arrêterait ce dimanche-là. J'aurais passé des heures au bois avec Flaubert, mon chien, qui n'avait rien demandé et surtout pas de finir en photo dans le *Parisien*, chien le plus recherché de France. J'aurais passé des après-midi entières au supermarché, anonyme, fondue dans la foule. J'aurais acheté le journal comme mon voisin, fait la queue à la boulangerie. Je n'aurais rien fait d'extraordinaire, au contraire, je me serais coulée dans la normalité. Au lieu de ça, j'ai écrit, comme s'il y avait une urgence, comme si je ne savais faire que ça, parce que, peut-être, il n'y avait déjà plus que ça à faire.

Les paroles de Marin H frappent comme le son d'une disothèque dans ma tête, ses lectures aussi, passages à vomir, vrai roman d'une fausse vie. Avant qu'il me le montre, je n'avais pas lu. Il y avait encore trop de bons livres en attente dans ma bibliothèque pour me plonger dans un roman de gare. Marin m'a montré, un passage

entier, mon chapitre. On y parle de moi, enfin, il s'agit bien de mon nom et de mon prénom. La ressemblance s'arrête là, ou presque. Derrière mon nom, mon prénom, et tout un tas de détails qui prouvent que l'on me raconte, on a inventé une histoire, des événements, des conversations, des coups de fil avec des gens dont je n'ai jamais entendu la voix. L'auteur me connaît mal, pourtant. Il me prête un vocabulaire que j'ignore, des mots que je n'utilise pas, dont je connais à peine le sens. Il me fait hurler « autodafé », un mot comme hallali, dont je dois encore vérifier le genre dans le dictionnaire. L'auteur m'invente une vie, des intentions, mauvaises forcément. Et c'est écrit, publié, c'est en vente à la Fnac, chez Virgin, sur Amazon. C'est écrit, et comme tout ce qui est écrit, ça semble vrai, ça fait sérieux. Les gens vont croire à tout ça. C'est pourquoi, quand on invente, on précise « roman » sur les livres, sinon il y a bien longtemps que les gens marcheraient dans les rues le nez en l'air en attendant que Batman descende du ciel pour les sauver.

Je me réveille la nuit. Je devrais dormir pourtant, dès dimanche, je ne le pourrai plus. Mais déjà, je n'y arrive pas. Je me demande si d'autres ont lu le torchon. Des journalistes, oui, sans doute. L'auteur n'est pas écrivain, il est tisserand, il tricote des farces, fait des écheveaux d'histoires et présente des tissus de mensonges comme de la soie véritable. Et je suis sûre qu'il dort la nuit.

Le samedi matin, il est 9 heures et on parle du babouin à la télévision. Il est super-héros, messie, sauveur. Les spécialistes de l'anticipation le disent capable de tout : c'est lui qui redressera le pays, baissera les impôts, comprendra les plus faibles et apportera le bonheur et le repos dans chaque foyer français. Merveilleux babouin. On le montre en photo, en action, aux quatre coins du monde, Superman. Quand je le vois, son regard me glace, l'écran de la télévision ne protège de rien, son sourire ne s'adresse qu'à moi, il me l'enfonce dans le ventre et ne disparaît de l'image que quand je vomis mon déjeuner. Soudain me revient son message sur mon téléphone : « Alors, je vous fais peur ? » C'était il y a huit ans.

Les années ont passé, mais rien n'a complètement effacé son souvenir. Il y a eu lui pour me faire peur, les journalistes pour me poser des questions et me redire que tout ça avait bien existé, qu'il n'y avait rien à faire pour essayer de faire croire le contraire à mes tripes. Il y a eu cette émission, aussi, c'était il y a quatre ans et l'alcool m'avait débridée. J'avais enfin parlé mais j'avais trop souri en le faisant. Il aurait fallu que je sanglote pour qu'on comprenne les vrais ravages de cette chose-là. Mais l'alcool me donnait du rose aux joues et, comme Molière, je voulais rire de ce qui me faisait pleurer à l'intérieur. C'était un dîner, c'était la moindre des politesses que de dire les choses avec légèreté. Personne n'aurait apprécié la séance de psychanalyse forcée

d'une jeune femme pas encore complètement guérie. Je n'étais ni à la gendarmerie, ni chez mon analyste. Chez eux, j'aurais crié librement, peut-être même hurlé en espérant que ça sorte complètement. Le faubourg Saint-Honoré n'était pas la bonne adresse pour les larmes. Ce soir-là, encore une fois, le microcosme des invités avait dit « On sait, mais... » Ils avaient attendu que les lumières soient éteintes, les caméras baissées, l'enregistrement stoppé. Il avaient attendu tout ça pour me dire « On sait, mais... » Mais quoi ? Mais il ne fallait pas faire de vagues, surtout ne rien laisser fuiter vers le peuple. Seule l'élite pouvait connaître, seule l'élite savait tenir sa langue. Et puis ce n'était rien, ou si peu de chose, les petites gens ne comprendraient pas, elles donneraient une importance disproportionnée à l'affaire. « Il n'y a pas mort d'homme », dira plus tard un de ceux qui font la France intelligente. Non, ça n'est rien, il n'y a pas mort d'homme, seulement cela serait quelques vies détruites. Et moi, je fais le calcul... En huit ans ? Trois par semaine ? Douze par mois ? Cent quarante-quatre par an ? Mille cent cinquante-deux depuis moi ? Cinq cent soixante-seize depuis qu'à ce dîner, vous n'avez rien dit ? Non, ça n'est rien, il n'y aurait toujours pas mort d'homme.

Mais ne me demandez jamais pourquoi je n'ai pas porté plainte ce jour-là. Regardez-vous, regardez-vous tous, et répondez à ma place. Vous me devez au moins ça.

Le samedi soir on sort dîner, on va au cinéma, on danse ou on fait l'amour. Il y a plein de choses à faire un samedi soir quand on est une fille heureuse de trente et un ans. Mais je ne suis pas de celles-là, le bonheur s'est fait la malle il y a quelque temps déjà. Alors on est samedi soir, et je digère lentement les mensonges du livre. Je ne sais même plus le titre, je ne veux pas savoir, je voudrais que ce livre n'existe pas, que Spiderman prenne tous les exemplaires dans sa toile et les pilonne sur Saturne. Je ne comprends pas, je ne sais pas qui sont ces hommes qui dorment, peut-être même tranquilles, après avoir déclaré m'avoir eue au téléphone, prêté des menaces, des aigreurs... Leur fiction me donne des spasmes, ça me lance dans les tripes, elle creuse un ulcère que seul l'aveu de leurs menteries saurait guérir.

Comme je n'ai pas dormi la nuit d'avant, je me dis qu'il faut se coucher tôt. Il est 22 heures. Dehors, pendant que des filles qui me ressemblent clignent des yeux maquillés face à des garçons amoureux, je m'assoupis presque tranquillement.

J'ai ça pour moi, la tranquillité de l'esprit. Mon téléphone est sur vibreur, ses frémissements, au rythme des mails qui tombent, font comme une berceuse, un métronome. Je m'endors.

Je ne saurai jamais pourquoi, à 3 heures, je me réveille. Le téléphone vibre, un mail tombé dans la boîte s'écrase comme un Boeing, mais il ne fait pas plus de bruit que les autres. Alors, pourquoi ? Pressentiment, peut-être, vague impression de catastrophe imminente. Pourtant, je ne regarde pas tout de suite l'écran de l'appareil. Mon esprit est ailleurs. Je pense que je veux appeler David, mon avocat, mais je pense aussi que je ne veux pas le déranger, qu'on est le week-end et qu'on peut être avocat et avoir droit à sa vie, même si l'on est mon avocat et que l'on défend une fille qui ne vit plus. David me sauve comme on sauve les sans-abri, par charité, pour l'amitié d'une connaissance que l'on partage, par gentillesse. Déjà, l'année passée, il m'avait sauvée des griffes d'une éditrice qui s'était prise pour une héroïne de tragédie grecque. Elle m'avait fait la danse du ventre pour sortir mon dernier roman, « un peu mon histoire » m'avait-elle dit pour m'émouvoir, avant de me poignarder dans le dos. La dame n'a pas tenu face à David, elle avait pourtant Goliath derrière elle, mais parfois, tout de même, la justice triomphe. Il est 3 heures et je voudrais appeler David, lui crier « Je sais qu'il est tard, mais je t'en supplie, tue l'auteur du nouveau

brûlot, du énième brûlot, tue ce nouveau soldat du babouin qui veut m'abattre jusqu'à ce que ma tête saigne de douleur, tue-le à coups de loi, de code pénal, de jurisprudence ! Tue-le comme tu veux, mais achève-le David, ne le laisse pas s'en sortir, je t'en supplie. » Il est 3 heures et je voudrais lui dire tout ça. Mais on est dimanche et je ne le peux pas. Pas de texto non plus, je ne peux pas prendre le risque de le réveiller, ce serait injuste et égoïste. Alors je vais lui écrire un mail qu'il aura à son réveil. Un mail qu'il pourra ne pas lire avant lundi, s'il ne le veut pas.

Il est 3 h 17 quand, enfin, j'attrape mon téléphone.

Des dizaines de messages, des centaines de messages, mon téléphone est à l'overdose, on ne parle que du babouin à l'intérieur. L'écran vomit son nom, encore et encore. On me transfère, on me raconte, on me témoigne en direct, de là-bas, d'ici, on commente l'impossible nouvelle : l'homme-babouin a été arrêté. L'homme-babouin ne nuira plus. Il a voulu en abîmer une de trop à New York, une que l'on dira plus courageuse que moi avant de découvrir, à force de remuer la boue, qu'elle n'était pas si nette que ça, une que le pays défendra, cet autre pays, ce territoire où l'on ne préserve pas les briseurs de vie comme chez nous. Mon mail à David sera un peu plus long que prévu, c'est tout. Puis je diffuse l'information, sans commentaire. Je viens de m'exprimer pour

la dernière fois. La Toile a dû garder la trace de cette parole de moi. Mon dernier mot aux autres aura été de ne pas en dire. Fille du silence.

Je m'endors tranquille. Quoi qu'il arrive, David veille sur moi. Je m'endors avec cette conviction, et avec une autre, angoissante, que ce que je viens d'apprendre n'est qu'une farce, un poisson d'avril attardé, une erreur de mauvais goût, l'espoir d'une justice qui aura disparu au réveil, quand j'ouvrirai les yeux et que je découvrirai que l'arrestation n'a jamais existé, que la justice des hommes n'est possible que dans le sommeil profond.

On est dimanche 15 mai et il est 8 heures. Je ne sais pas encore que ma vie s'est arrêtée cette nuit. J'ouvre les yeux avec le souvenir confus d'avoir envoyé un mail, écrit qu'il fallait arrêter ce livre, le brûler ou juste le faire taire. Je me réveille en ne pensant qu'à ça. C'est après que le reste me revient. L'homme-babouin arrêté. Le choc. J'admire celle qui a eu le courage de s'élever contre le puissant. J'ai honte de moi. Si j'avais voulu, j'aurais pu. Aurais-je dû ?

Pourtant, dès le dimanche, j'ai douté. Le lundi, au téléphone, je dis à Véronique que c'est trop énorme, qu'il y a manipulation, c'est un coup monté, ça n'est pas possible, pas maintenant, pas après l'histoire de la Porsche, pas à quelques mois des primaires socialistes, pas à une année de la présidentielle. Quelque chose ne me paraît pas net dans cette histoire. Je le dis mais ne le crie pas, ne l'écris pas. Là encore, je sais que personne ne croira que j'aie pu penser cette chose-là. Depuis huit ans, je suis la menteuse, la mytho.

Comme je pense et que le sommeil est encore un peu là, je ne vois pas le téléphone qui danse dans le lit, s'agite, joue la rumba. Il n'arrête pas de trembler, il a peur, il a froid. Je l'attrape, l'interroge. Il déborde, il n'en peut plus, les appels n'ont pas cessé depuis cette nuit. On lui parle anglais, japonais, italien, espagnol, français, chinois, vietnamien, belge, canadien, australien, sud-coréen... Je ne connais pas tous ces gens, journalistes, chasseurs de scoops, quêteurs du témoignage de la fille d'avant cette dame-courage. Tous se souviennent, ont vu, revu, découvert ce dîner d'il y a quatre ans. Ce dîner où, merde, oui, je souriais.

Les numéros apparaissent sur l'écran comme tombent les chiffres du Loto. Ils sont longs, ils disent 33 avant le reste.

Il est 8 h 28 quand David s'affiche enfin. Il me calme. Il me parle de l'arrestation, de l'homme qui devait rentrer sauver la France et que l'on a cueilli dans un avion. Il me faut un moment pour comprendre qu'il n'a pas lu le mail. S'il m'appelle à 8 h 28 un dimanche, c'est qu'il sait déjà que le monde entier m'appelle. Il est en week-end avec sa compagne et son fils. Il rentre.

Au bas de mon immeuble à Boulogne, il y a déjà du monde. Un ami passe me prendre, je déménage. Je n'ai pas le choix. Je fuis, je pars me cacher, m'enterrer. Ma mère m'appelle, elle hurle dans mon répondeur, les journalistes sont

chez elle, la suivent, l'attaquent de questions. Elle répond, ne fait que répondre, maman qui ne sait plus se taire. Je ne lui réponds pas, je ne réponds à personne.

Il me faut six heures pour trouver une nouvelle adresse. Je ne prends que mon sac, mon chien, ma peur et mon ordinateur. Je ne sais pas pourquoi l'ordinateur, peut-être parce que je n'ai pas d'homme auprès de moi pour m'accompagner. Ma cachette est petite, mais discrète. Flaubert s'adapte, compagnon de galère. Les journalistes ne savent pas encore cet endroit, les amis et maman non plus.

Ce dimanche n'en finit pas, c'est le dimanche le plus long du monde. Le train de David prend son temps, ma messagerie rend l'âme, je sens mon courage s'émietter. Déjà, la réalité me dépasse.

J'allume le téléviseur. Aussitôt le petit écran crache ma photo, mon nom étalé dans tous les alphabets. « Celle qui avait parlé avant, celle qui avait prévenu... » Sur l'objet « Tristane », les étiquettes varient. Tour à tour, on me couvre de courage ou de trahison. On m'aime ou l'on me déteste, le gris de l'opinion n'existe plus. Je suis commentée, sujet de plateaux, de journaux télévisés, d'exposés sur le Net, dans les rues, les cafés, discussions de comptoir. « Je » n'existe plus, en un jour « TristaneBanon » est devenu un mot de la langue courante, un sujet de conversation comme la météo ou les prochaines vacances. On n'est pas encore lundi, et chaque Français a son avis, sa vérité, ses arguments.

Ils « savent » tous, tandis que moi, j'attends David, et je ne sais plus rien.